

Nomades touaregs : frontières, trajectoires et adaptation dans un espace en crises

Ladji Ouattara

DANS CAHIERS D'ANTHROPOLOGIE SOCIALE
ÉDITIONS ÉDITIONS DE L'HERNE

(N° 21), PAGES 135 À 149

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://www.cairn.info/revue-cahiers-d-anthropologie-sociale-2020-2-page-135.htm>



CAIRN.INFO
MATIÈRES À RÉFLEXION

Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...

Flashez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour Éditions de l'Herne.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Nomades touaregs : frontières, trajectoires et adaptation dans un espace en crises

Ladji Ouattara

Introduction

Les Touaregs sont des populations berbères (possédant une langue – *tamashaq* – et une écriture – *tifinagh*), organisées en tribus à partir de quatre grands berceaux montagneux, qui constituaient un espace de nomadisation en milieu aride. Leur mode de vie et de production varie en fonction des équilibres socio-politiques et écologiques locaux. Au xx^e siècle, de nouvelles frontières héritées des découpages coloniaux de l'Afrique saharo-sahélienne ont séparé les espaces à dominance touarègue entre cinq États différents : le massif du Hoggar, sanctuaire des Kel *Ahaggar* en Algérie ; le massif Tassili des Ajjer où vivent les Kel *Ajjer*, entre la Libye et l'Algérie ; les Kel *Adrar* au Mali ; et les Kel *Aïr* au Niger¹ (Ouattara, Carte 1/Cahier central-CC).

Les Touaregs précoloniaux de l'Aïr et de l'Adrar se subdivisaient en plusieurs *tiwsaten*², ou *toussatene*, qui se partageaient de vastes espaces saharo-sahéliens. La dénomination de chaque *tawsit* fut généralement tirée de l'appellation de la région qu'elle occupait, précédée du nominal *Kel*, qui signifie « ceux de... » ou « les gens de... ». Ainsi, les Kel Adagh, installés dans les massifs qui portent leur nom, nomadisent dans l'Adrar des Ifoghas, localisés au nord-est du Mali actuel, et sont voisins des Kel Aïr, localisés au nord du Niger actuel.

Le présent article n'a pas pour vocation d'aborder le nomadisme touareg dans toutes les *tiwsaten*. L'Aïr seul comptait à la fin du xix^e siècle plus d'une centaine de *tiwsaten* en *tayyart* avec plus de 90 000 habitants dispersés sur plus de 340 000 km² (Hamani, 1989 :13). Nous nous contenterons d'évoquer les tribus et les confédérations touarègues les plus significatives. À travers une approche socio-historique et géopolitique, en nous appuyant sur des données collectées

lors de plusieurs séjours de recherche au Niger depuis 2016, nous analyserons les évolutions des systèmes nomades chez les Kel Adrar et les Kel Aïr. Dans un premier temps, nous questionnerons la spécificité du nomadisme touareg traditionnel, les trajectoires de transhumance, ainsi que les représentations des frontières et de l'État à l'aune du mode de vie nomade. Ensuite, nous tenterons d'appréhender les profonds bouleversements des systèmes de production et de gouvernance politique nomade depuis les indépendances en 1960. Nous mettrons en évidence les transformations radicales de ces dernières décennies, qui ont engendré l'émergence d'un courant politique de résistance nomade (*teshumara*) porté par le phénomène des *ishumar*³ (jeunes « déterritorialisés », désœuvrés et exilés), afin de s'adapter à notre époque (*tidawt dazzamane*). Enfin, nous aborderons les mutations actuelles (*tamottaytt*) des sociétés nomades au Sahel à l'épreuve des multiples crises écologiques, humanitaires, socio-politiques et sécuritaires, pour voir vers quelles nouvelles formes de nomadisme hybride, mêlant tradition et modernité, s'orientent les hommes bleus désormais au cœur d'une « zone grise⁴ » du monde.

Le nomadisme touareg traditionnel : entre identité culturelle, système de production et gouvernance politique

Le nomadisme, un mode de vie et un système de production en milieu aride

Il est extrêmement difficile de circonscrire précisément les espaces habités et parcourus par les différentes tribus à l'époque précoloniale. En raison de leur mode de vie nomade et de leur système de production pastorale, leur localisation géographique varie selon les saisons, les conjonctures climatiques et les activités économiques (caravaniers, *rezzous* ou éleveurs de diverses espèces animales : ovins, caprins, bovins ou camélidés). En effet, après des mouvements successifs de migration vers les aires de peuplement saharo-sahélien actuelles, la vie des Touaregs précoloniaux était caractérisée par une forte mobilité, comme le souligne Sa'dī dans son *Tarikh es-Soudan* au xvii^e siècle, « ils sont des nomades ne pouvant jamais demeurer en place » (Sa'dī, 1898 : 42-44). Les déplacements nomades « s'étendent parfois jusqu'en Nigéria où les troupeaux sont menés à travers toute la frontière au Niger. Le mouvement le plus massif avait lieu dans le cercle de Gouré et s'étendait à l'Ouest par le nord Dahomey (actuel Bénin) » (Leroux, 1950). C'est ainsi que « [l]es Touaregs se perçoivent comme un monde en mouvement. Leur origine n'est pas le début et leur futur n'est pas la fin : ils font partie d'un temps et d'un espace infiniment plus longs et plus larges. Leur mythologie et leurs récits de fondation les représentent plutôt comme des « marcheurs de l'univers » qui définissent les contours de leur identité et de leur culture au fur et à mesure du parcours accompli » (Claudot-Hawad, 2002 : 15).

Cette philosophie des « marcheurs de l'univers dans un monde en mouvement » se matérialisait à travers leur mode de vie et de production pastorale. Les familles touarègues utilisaient des habitations précaires et mobiles, des tentes formées de peaux de bœufs assemblées de manière à constituer un grand rectangle (*akom* ou *ehaket*) soutenu par des piquets (Leroux, 1950). La tente et tout son mobilier, qui constituaient le foyer familial, se déplaçaient suivant des parcours définis.

Nomades touaregs : frontières, trajectoires et adaptation dans un espace en crises

Les témoignages écrits sur les Touaregs⁵, par les auteurs africains ou européens à partir des premiers contacts, diffèrent nettement à propos des espaces de parcours d'une source à l'autre. Ces divergences démontrent la difficulté des auteurs à reconnaître, à distinguer et à localiser les différents groupes sociaux touaregs, particulièrement complexes et mouvants. Cette réalité sociale difficile à cerner et à rationaliser a plus tard amené l'administration coloniale à élaborer un schéma « racio-tribal », afin de simplifier la structure sociale, mais aussi à figer les sociétés touarègues. Ce mode de vie nomade, dans un espace aride et semi-aride saharo-sahélien en constante recomposition au fil des saisons et des équilibres politiques locaux, constitue toute la difficulté des études démographiques des sociétés touarègues et de leur intégration dans une logique administrative coloniale très centralisée.

En effet, le mode de vie et de production nomade touareg se justifiait surtout par la nature de l'environnement physique saharien, très peu propice à l'agriculture. Seuls quelques palmeraies et quelques jardins près des oueds y étaient entretenus, et l'élevage nomade constituait l'activité économique principale. Chez les Touaregs, notamment ceux du Niger, chaque *tawset* disposait d'un territoire de parcours négocié, prédéfini et reconnu par les communautés voisines. L'arrivée de chaque groupe ou famille extérieure se faisait avec l'accord préalable du chef des lieux concernés. Les mouvements des personnes et des animaux, ainsi que leur occupation d'un territoire donné, répondaient à un besoin de gestion rationnelle et écologique des ressources et s'inscrivaient dans un ensemble de systèmes organisés. Cette pratique traditionnelle de transhumance pour des raisons écologiques et économiques était concertée et organisée en complémentarité entre pasteurs nomades et agriculteurs sédentaires.

Les éleveurs nomades quittaient les zones arides du nord dès les mois d'avril-mai afin de laisser se régénérer les pâturages, pour gagner les régions humides du sud où, après les grandes récoltes, ils contribuaient au fumage des champs moyennant souvent une rémunération de la part des agriculteurs. Avec ses sabots, leur bétail accomplissait le sarclage des sols en le foulant pendant plusieurs jours. Ses excréments fertilisaient le sol et permettaient ainsi la dissémination des graines de certains arbres comme les acacias. Ces déplacements étaient à destination des régions de Tahoua au Niger et de Kano au Nigeria⁶. Dans la région d'Agadez, les pluies arrivaient un peu plus tard, durant le mois d'août. Le décalage des saisons suivant la latitude permettait aux éleveurs de remonter progressivement vers le nord avec leur bétail et de libérer les champs au profit des cultivateurs.

Ainsi, le nomadisme pastoral touareg se réalisait de manière complémentaire avec les communautés voisines, engendrant des bénéfices partagés. Il constituait un système de production efficace dans un environnement hostile. Le nomadisme et la mobilité étaient au cœur du dispositif de contrôle et de protection des étendues arides saharo-sahéliennes. C'est pourquoi, au-delà d'une identité culturelle liée au mode de vie et de production économique, le nomadisme touareg renvoie à un enjeu fondamental de pouvoir politique et d'ordre social.

Un système de contrôle territorial et de gouvernance politique basé sur le nomadisme

« Être nomade au Sahara central signifie ainsi pratiquer une mobilité pourvoyeuse non seulement de biens économiques, d'entretien des ressources écologiques, mais aussi créatrice de liens sociaux et symboliques » (Claudot-Hawad, 2006 : 229), ainsi que de rapports de domination. Dans ce contexte, « savoir “enjamber la frontière” – territoriale, mais également sociale, culturelle ou linguistique – est perçu comme une source d'élargissement de soi, d'émancipation et d'ascension sociale » (Claudot-Hawad, 2006 : 229). La mobilité territoriale touarègue recouvre ainsi une imbrication d'espaces complémentaires qui obéit à des logiques sociales et économiques mais aussi politiques.

Chez les *Kel* Air du Niger, les déplacements s'étendaient jusqu'au nord du Nigeria actuel avant la colonisation, chaque tribu disposant d'un territoire de parcours reconnu par les tribus voisines. La mobilité des communautés était politiquement et socialement organisée. Le nomadisme touareg répondait à un jeu d'alliances politiques, de liens sociaux ainsi qu'à un besoin d'exploitation rationnelle des ressources. Le territoire autorisé à être parcouru ou traversé était celui de l'allié politique ou du parent (proche ou lointain), dans une logique d'exploitation économique partagée ou de domination spatiale (Gagnol, 2011 : 86-97). Dans ce système de production nomade, le secteur d'activité pratiqué et le type d'animal élevé étaient révélateurs de la classe sociale. La mobilité et le prestige politique des couches aristocratiques de la société nomade se faisaient aux dépens des couches dépendantes vassales, dont la mobilité et la flexibilité étaient inversement proportionnelles à leur degré d'assujettissement. « Dans la tradition touarègue, la qualité de noble aristocrate, de dépendance, de protecteur, de possesseur d'animaux et des espaces, n'était pas un hasard. Le noble est celui qui portait les armes, celui qui imposait son autorité, qui défendait des agressions extérieures, et qui en tirait la plus grande part de sa légitimité. Il apparaît de ce fait que le mode de vie et de production, en l'espèce, le type d'élevage pratiqué avait de fortes répercussions sur l'organisation économique et la structure socio-politique du groupe qui en tirait sa subsistance⁷. »

C'est pourquoi le grand nomadisme était avant tout celui des aristocrates guerriers, situés au sommet de la hiérarchie sociale⁸. En *tamasheq* (langue touarègue), ils sont appelés *Imajeghen* (ou *Illelan*), ce qui signifie les « hommes libres », alors que les vassaux sont appelés *Imghad* « tributaires » ou parfois *Kel Ulli* « gens des chèvres ». En effet, seuls les nobles élevaient des dromadaires. Cet animal grand et puissant, essentiel pour le contrôle de grands espaces, a révolutionné la mobilité des hommes et des biens lors de son introduction au Sahara⁹. Le dromadaire en milieu saharien était l'instrument des grandes traversées et de la possession de l'espace, des raids de pillage, des *rezzous* et de la guerre, mais surtout de la domination et de la protection. Son élevage, qui nécessite des espèces végétales variées, a concouru à définir de vastes terrains de parcours contrôlés par les propriétaires de gros bétail, c'est-à-dire par les couches sociales dominantes. Les tributaires, eux, étaient spécialisés dans l'élevage de petits animaux comme les chèvres.

Nomades touaregs : frontières, trajectoires et adaptation dans un espace en crises

Ce contrôle de l'espace grâce au dromadaire a permis la structuration d'un territoire politique où il existait à la fois des rapports de domination, de dépendance et de complémentarité : entre, d'une part, des classes tributaires non armées, pratiquant un pastoralisme modeste d'ovins et de caprins et, d'autre part, des classes nobles armées, assurant la protection des tributaires et nomadisant sur de vastes terrains de parcours grâce à la possession du dromadaire. Ce schéma était particulièrement visible chez les Kel Ahaggar, où la distinction était nette entre les aristocrates guerriers et les tributaires et, dans une moindre mesure, chez les Kel Adagh et Kel Aïr (Bourgeot, 1986 : 145-162 ; Boilley, 1999 : 28).

La stratégie des aristocrates visait à contrôler des espaces territoriaux par le biais des hommes et du bétail. En effet, le contrôle du territoire était indirect, il s'opérait par l'assujettissement des personnes et animaux qui y vivaient ou qui le traversaient (Gagnol, 2011 : 86-97). Ce système politique, axé sur le nomadisme, était fondé sur des formes de mobilité socio-économique et obéissait aussi à des logiques politiques complexes de rapports de pouvoir.

Cette vision nomade touarègue du pouvoir s'assimile à l'idée de *kinetocracy* développée par Benedetta Rossi, qui qualifie une forme d'autorité et de gouvernance où le pouvoir correspond au contrôle de la mobilité (de soi et d'autrui). À la différence de la théocratie ou de la technocratie, la *kinetocracy* décrit une logique particulière du régime, où le pouvoir correspond à la capacité de se déplacer librement et de contrôler les espaces et les mouvements d'autrui. Elle peut se définir comme « la domination ou l'administration par les mouvements¹⁰ », autrement dit un système où ce sont ceux qui contrôlent la mobilité qui ont le pouvoir.

Le nomadisme en contexte touareg ne peut donc pas se comprendre comme une forme de rapport figé au territoire et aux animaux. Dans le système nomade touareg, le statut social d'un individu ou d'un groupe se mesurait à l'importance de sa mobilité. « Se déplacer sur des distances lointaines, faire le lien avec des mondes voisins ou extérieurs signifie en effet être capable de mobiliser un réseau social vaste et donc être puissant. Au contraire, le cantonnement dans des espaces restreints prouve le plus souvent l'indigence des réseaux et des alliés, et le manque de compétences (par exemple politiques, diplomatiques, économiques, linguistiques, culturelles) pour créer des relations avec des espaces sociaux autres que ceux de la proximité immédiate » (Claudot-Hawad, 2006 : 229). C'est pourquoi, dans la conception des hommes bleus¹¹, l'immobilisme était une caractéristique généralement attribuée aux indigents, aux protégés, aux tributaires. À la différence d'autres populations de l'aire berbérophone comme chez les Tekna du Wad Nûn¹², l'élite en contexte touareg « se définit comme provenant nécessairement d'un "ailleurs" prestigieux, originaire d'un pôle d'échanges réputé » (Claudot-Hawad, 2006 : 229).

Les hommes bleus dans une zone grise. Les Touaregs vers un nomadisme hybride ?

Déclin du nomadisme : les hommes bleus au cœur d'un espace en crise

Le déclin du grand nomadisme saharo-sahélien s'est amorcé avec l'occupation et les découpages territoriaux coloniaux à la fin du XIX^e siècle. Il se poursuivit avec la transformation des limites administratives coloniales en frontières internationales en 1960 et avec les orientations politiques et économiques des nouveaux États, dans un contexte de crises écologiques à partir des années 1970, aggravées par l'insécurité au Sahel dès 1990.

L'occupation militaire du Sahara central devint inéluctable en 1899, après les prises de Tombouctou et d'In Salah : deux carrefours caravaniers cruciaux par leur positionnement stratégique sur les voix commerciales et pour le contrôle des routes caravanières (Bourgeot, 1995 : 296 ; Boilley, 1999 : 6 ; Saint-Girons, 2008 : 19). La destruction de l'organisation socio-spatiale touarègue s'opéra en deux phases : d'abord, dans le cadre de déplacements de populations opérés à la faveur des opérations militaires de conquête, et ensuite, par les politiques de réorganisation territoriale entreprises par le colonisateur, qui aboutirent au tracé des limites administratives, puis aux frontières étatiques actuelles.

Défaits militairement, les Touaregs Kel Geres se soumirent en 1901, les Kel Ahaggar en 1902, à Tit, près de Tamanrasset. Il en fut de même pour les Ifoghas de l'Adagh et les Iwlllemmeden de l'Azawag en 1903. La conquête de cette puissante confédération touarègue est significative de la désorganisation territoriale entreprise par l'administration coloniale. En 1900, face à la résistance des Iwlllemmeden, afin de les couper des autres tribus touarègues et de les isoler, l'administration coloniale fit traverser le fleuve Niger à plusieurs tribus (Rahttafanès, Oudalan, Mellazagen, Kel Tangaria, Tengeregedesh et Kel Rheris) pour les regrouper dans le Gourma qu'elle tenait déjà. Après la défaite militaire des Iwlllemmeden, l'Acte de soumission¹³ révèle l'esprit des premières reconfigurations coloniales des aires de parcours nomades, notamment dans son article 5 qui stipule que : « Le Gourma et l'Adrar sont formellement interdits aux Iwlllemmeden. » Puis les Iwlllemmeden de l'Ouest, les Kel Ataram, furent rattachés au Mali, alors que ceux de l'Est, les Kel Denneg, étaient rattachés au Niger. Ces décisions constituèrent le début du cloisonnement des espaces nomades touaregs, de la ruine de leurs systèmes précoloniaux de production et de leur mode de vie, axés sur la mobilité et les échanges entre les différentes composantes sociales dans un milieu particulièrement exigeant.

Ce premier processus de désorganisation territoriale marque une rupture majeure, préfigurant des problèmes territoriaux qui se poseront dans les zones à dominance touarègue. Ainsi les premiers découpages interviennent pour assurer la gestion administrative et fiscale des territoires occupés, lorsqu'il s'agit de déterminer où situer la frontière entre l'Algérie et le Soudan français (Mali actuel). En 1904, deux colonnes, l'une venue du nord, commandée par le commandant Laperrine, l'autre du sud, commandée par le capitaine Thévenniaut, firent leur jonction à Timiawin, au nord de l'Adrar des Ifoghas, et ce fut le début du partage du « pays touareg ». Les nouvelles limites administratives et leur transformation

en frontières internationales resserrèrent petit à petit les espaces de parcours des Touaregs. L'implantation du pouvoir colonial, avec son maillage de postes militaires, affecta profondément leur mobilité sur de vastes espaces essentiels pour les grandes espèces comme les dromadaires. Dès lors, les cloisonnements des espaces nomades poussèrent les Kel Ahaggar, qui n'avaient plus de pâturages suffisants en Algérie, à vivre en permanence dans le Tamesna, au Niger, avec leurs troupeaux de vaches et de chamelles.

La modification de la structuration de l'espace a d'abord entraîné chez les Touaregs le déclin de leur mobilité pastorale et la possibilité de porter loin la conquête. À cet égard, dans le désert s'opposent deux conceptions antagonistes : la vision nomade de l'espace à travers la mobilité et l'ordre des États d'inspiration jacobiniste aux frontières inviolables. Cet antagonisme fut à l'origine de tensions multiformes et de rébellions, intervenues de 1963 à la proclamation d'indépendance d'un « État touareg de l'Azawad » en 2012. Elles ont contribué à la fragmentation sociale au Niger et surtout au Mali, entraînant les communautés nomades dans un nouveau cycle d'adaptation, où prendre l'initiative de franchir les frontières sans autorisation équivalait généralement à se mettre en insécurité, à devenir hors-la-loi ou à pénétrer dans les zones d'hybridité contrôlées par plusieurs acteurs à la fois (État, groupes terroristes, bandits armés et milices d'auto-défense).

Éloignés spatialement, culturellement et politiquement, isolés de l'information et de l'école, les nomades touaregs furent moins préparés que les autres communautés face aux difficultés sus-mentionnées et se trouvèrent moins bien outillés pour les aborder. Qu'ils soient algériens, libyens, maliens ou nigériens, les Touaregs ont pour la plupart une affirmation exacerbée de leur identité liée à leur mode de vie¹⁴. Mais au sein de ces États-nations traversés par des sentiments d'incompréhension mutuelle lors de la période coloniale, les différentes confédérations touarègues empruntèrent des trajectoires socio-politiques différentes.

En Algérie, le sociologue M'hamed Boukhobza a analysé le nomadisme dans les Hauts Plateaux et dans l'Atlas saharien algérien, notamment les relations entre société nomade et État. Il souligne que la déstructuration du nomadisme, qui est due essentiellement au désordre colonial, a généré une crise profonde aggravée par la guerre d'indépendance et les sécheresses des années 1970. Selon lui, la vision moderne de l'État-nation a évacué le système nomade socialement décapité et économiquement amoindri, qui tend à devenir une relique dans un projet de société mû par une dynamique de transformation sans précédent (Boukhobza, 1989). Sous le président Boumediène, le gouvernement imposa une sédentarisation. « En 1974, les autorités interdirent le commerce caravanier, jugé non rentable pour l'économie du pays. Dès lors, les Touaregs du Hoggar avaient perdu leur suprématie et une partie de leurs jardins ; ils s'étaient vu interdire leurs caravanes, c'est-à-dire ce qui faisait leurs raisons de vivre. » (Vallet, 1990 : 77).

Au Niger¹⁵ et au Mali, l'ethnologue Hélène Claudot-Hawad a analysé le rapport des Touaregs à la vie politique¹⁶. Ces dernières décennies, le pastoralisme nomade touareg a été perçu comme une pratique économiquement et écologiquement dépassée, un mode de vie archaïque dans un système d'économie de marché. Dans un contexte de réchauffement climatique, de sécheresses persistantes et de croissance

démographique, la réduction des zones de pâturage, des accès aux points d'eau, le voisinage avec les exploitations minières, les relations parfois problématiques avec les agriculteurs et les pêcheurs, ainsi que les rapports tendus entre pasteurs eux-mêmes, exacerbent les tensions autour de ressources fragiles au Sahel. Ces faits expliquent, pour l'anthropologue André Bourgeot (1989), l'absence de dynamisme de réaction chez les éleveurs touaregs contemporains face aux bouleversements profonds de l'ordre traditionnel.

Les conflits communautaires, les rébellions armées touaregues successives, la fragilité étatique et l'insécurité endémique qu'elles génèrent ont favorisé l'installation d'*Al-Qaïda* au Maghreb islamique (AQMI), issue de l'ex-Groupe salafiste pour la prédication et le combat (GSPC) algérien. L'intervention militaire internationale en Libye a accru la déstabilisation régionale. Des mercenaires touaregs fuyant les combats dans la dernière phase de l'effondrement du régime de Khadafi revinrent au Mali, donnant naissance au Mouvement National de Libération de l'Azawad (MNLA), qui a proclamé l'indépendance de l'Azawad¹⁷ le 6 avril 2012. Mais quelques mois plus tard, les rebelles indépendantistes touaregs du MNLA ont été chassés par les organisations terroristes d'AQMI et du Mouvement pour l'unicité et le jihad en Afrique de l'Ouest (MUJAO) avec lesquelles le MNLA s'était maladroitement allié pour mener son offensive¹⁸. Alors que toute la région sahélo-saharienne se trouve déstabilisée, les « hommes bleus » qui ont constamment été le fer de lance de mouvements insurrectionnels au Mali et au Niger se retrouvent en ce début de XXI^e siècle au cœur d'une importante « zone grise » du monde. Dans ce nouveau contexte de confusion au plan international, de désordre régional et de grande incertitude, quel horizon s'offre aux nomades touaregs, désormais invisibles et inaudibles ?

Vers un « nomadisme hybride » touareg au Sahara et au Sahel

Après les indépendances de 1960, les sécheresses inédites de 1969-1975 puis de 1984-1986 (Saint-Girons, 2008 : 31) ont ébranlé les équilibres locaux et mis en péril le nomadisme traditionnel au Sahel. Face à ces *tamottayt* (« mutations » en tamasheq), les Touaregs tentent de s'adapter à notre époque (définie par l'expression *tidawt dazzamane*) à travers de nouvelles formes de « nomadisme hybride » dans une zone de crises multidimensionnelles. L'expression « nomadisme hybride » désigne une nouvelle forme de mobilité socio-économique, dans un contexte de crise du nomadisme traditionnel liée à l'insécurité et au bouleversement écologique, où les moyens usuels des nomades (dromadaire, épées) sont supplantés par des objets modernes (véhicules 4x4, motos, armes à feu). Il s'agit d'un système qui demeure symboliquement attaché au mode de pensée nomade et reste fondé sur la mobilité, mais dans lequel l'activité pastorale laisse place à des activités illicites. Les parcours nomades sont transformés en circuits de contrebande, et les animaux, menacés par les vols et le manque de pâturages, sont remplacés par les produits de contrebande ou des migrants clandestins.

En effet, l'absence de perspectives économiques, aggravée par la crise écologique et le manque de pâturages nécessaires à la survie dans les campements (Tamboura, 2016 : 95) a provoqué des exodes de jeunes, dès les sécheresses de 1969-1975, puis de 1984-1986, vers les États voisins maghrébins (Algérie et Libye) et vers

les pâturages du sud en direction du fleuve Niger¹⁹. Ces déplacements ont créé des conflits parfois sanglants avec les agriculteurs sédentaires qui occupent les rives du fleuve Niger. Ce fut le cas des sinistrés Illabakan, qui quittèrent leurs aires de parcours habituels à destination de Mayahi (au nord-est de Maradi au Niger) et eurent des rapports conflictuels avec les paysans haoussas de la région en 1985 (Bernus, 1984 : 143). Alors que le cheptel n'avait pas pu se reconstituer, les sécheresses successives au Sahel de 1983-1986 lancèrent sur les routes de l'exil une troisième vague de jeunes attirée par les mannes pétrolières de l'Algérie et de la Libye dans un contexte mondial de choc pétrolier.

Ces jeunes touaregs déracinés, désœuvrés et exilés, issus de vagues migratoires successives liées à la crise climatique ayant déstabilisé le système de production agro-pastorale, sont à l'origine du phénomène des *ishumar* (jeunes désœuvrés et exilés) déjà abordé. Ces *ishumar* ont finalement développé depuis l'exil un courant idéologique de résistance politique nomade (*teshumara*). Dans un contexte de crise de l'agro-pastoralisme nomade, secteur pourvoyeur d'activités économiques et de prestige social, ces jeunes ont constitué le terreau fertile de l'organisation politique de revendications armées au Mali puis au Niger de 1990 à 2012. « La région du Sahel central (Mali, Burkina Faso et Niger) est donc perçue, depuis les sécheresses des années 1970-1980, comme un espace écologiquement fragile et de grande pauvreté », qui génère « des compétitions mal régulées autour de l'accès aux ressources – en particulier foncières – de plus en plus convoitées » (International Crisis Group, 2020). Parallèlement, on assiste à une montée en puissance des GAT (Groupes armés terroristes) et à une multiplication des forces militaires étrangères dans cette région qui constitue un des épicycles de l'insécurité internationale.

Par ailleurs, les crises climatiques et environnementales de plus en plus fréquentes, au centre du Mali notamment, ont appauvri les pasteurs nomades touaregs et peuls qui dépendaient de la transhumance pour leur survie. La crise du pastoralisme qui s'est accompagnée d'une marginalisation des communautés nomades expliquerait en partie l'attrait que peut exercer le discours terroriste auprès de nombreux jeunes Peuls nomades. Aujourd'hui, la pression autour des ressources vitales (eau, pâturage ou terre arable) est souvent source de conflits intercommunautaires. Dans ce contexte de tensions locales et de repli des États sur les espaces urbains, des éleveurs se sont rapprochés des groupes djihadistes connus pour rejeter les décisions de l'État, afin de faciliter leur accès à la terre²⁰.

Les images et les discours dépréciatifs, mêlés d'incompréhension, sur le nomadisme pastoral ont des répercussions concrètes sur la façon dont les Touaregs se perçoivent eux-mêmes et sur leur rapport à l'État :

« Les États modernes considèrent les populations nomades comme des citoyens difficiles à administrer. Les Touaregs pensent qu'ils sont discriminés, car le mode de vie qui les caractérise et qui fonde leur identité n'est pas bien pris en compte dans les romans nationaux. Si bien que nous percevons encore ces États comme des machines créées pour assimiler et forcer à intégrer un moule contraignant. Or le nomadisme, notamment la transhumance, est l'un des moyens les plus efficaces pour conserver sa liberté et l'environnement et pour occuper nos vastes territoires²¹. »

En nomadisant

En effet, au moment où le commerce transsaharien était prospère, la mobilité était favorisée par des animaux de prestige comme les dromadaires (ou le cheval). De nos jours, du fait des bouleversements liés à la mondialisation, les différentes fonctions politiques et socio-économiques qu'avait le dromadaire tendent à être confiées à d'autres objets. Ainsi, la fonction d'apparat est maintenant réservée, de préférence, aux véhicules 4x4 climatisés ou aux motos pour les moins nantis. L'utilisation du dromadaire ou du cheval pour les déplacements et la recherche de pâturages est jugée très peu pratique et économique, car la moto « ne consomme que lorsqu'elle est utilisée » (Rachik, 2000 ; Lawel, 2010 : 43), tout comme la voiture dont les pièces détachées et le carburant sont régulièrement exportés, par le biais de réseaux d'*afrod* (ou *afrud*)²², mot qui désigne des activités transnationales illicites. Divers symboles culturels et identitaires anciens connaissent une métamorphose. La guitare a remplacé le tambour (*tendé*) et l'ancienne monocorde (*enzad*) utilisée lors des festivités. Alors qu'autrefois, les nomades portaient toujours la *takuba* (une épée utilisée pour se défendre), aujourd'hui, dans un contexte de mondialisation caractérisé par une profonde crise sécuritaire régionale, ils possèdent presque tous une Kalachnikov.

Pour les nomades touaregs, les espaces de parcours saharo-sahéliens sont aujourd'hui devenus un lieu de paupérisation, de sanctuaire terroriste, de bouleversement écologique et de migrations clandestines. Ils tentent donc de s'y soustraire ou de s'adapter à ces nouveaux enjeux par une réactivité locale qui combine objets traditionnels nomades et moyens modernes (Gagnol, 2006 : 373). Dans ce système de nomadisme hybride, les Touaregs demeurent symboliquement attachés au mode de pensée nomade fondé sur la mobilité, mais leur activité pastorale est de plus en plus supplantée par des trafics illicites. Ainsi, les parcours nomades sont transformés en circuits de trafics, alors que les animaux sont menacés par les vols, la sécheresse et le manque de pâturages, une économie criminelle s'est substituée à l'activité nomade.

Pour l'éleveur touareg Moussa Aghali, « la rigidité des crises que nous traversons a provoqué une réduction drastique du nomadisme aujourd'hui. Beaucoup d'éleveurs disposant encore de troupeaux se résignent à s'adapter à un modèle d'élevage presque sédentaire, d'autres préfèrent vendre leurs animaux et s'orienter vers l'agriculture ou les centres urbains. Les jeunes non scolarisés vont en quête des nouveaux débouchés vers des sites aurifères. Avec l'absence d'État et la grave insécurité qui prévaut dans les zones nomades, certains rejoignent les divers groupes armés²³ ».

Les activités caravanières et agropastorales, très présentes dans les récits locaux touaregs mais devenues désormais obsolètes, sont remplacées par l'*afrod*, en raison de la situation de grande insécurité au Sahara et au Sahel. L'*afrod* répond à une certaine idée de liberté, d'indépendance et de mobilité, qui encourage à s'embarquer dans un *business* risqué. Les jeunes nomades ont été parmi les premiers à l'inventer pour surmonter la situation économique critique actuelle. Ces circulations transfrontalières caractérisent une nouvelle forme particulière de mobilité hybride, empruntant d'anciens couloirs de transhumance dans le but de trouver du travail, de fuir la misère, de se réfugier chez des parents de l'autre côté de la frontière ou de simplement rendre visite à leur famille.

Conclusion

À la fin du XIX^e siècle, le déclin du grand nomadisme saharo-sahélien s'est amorcé avec les découpages territoriaux coloniaux. En 1960, les cloisonnements des espaces nomades se sont renforcés à travers les frontières internationales et les contrôles douaniers, qui ont profondément affecté la mobilité nomade sur de vastes espaces essentiels pour les grandes espèces comme les dromadaires. Ces contraintes poussèrent par exemple les Kel Ahaggar, qui n'avaient plus de pâturages suffisants, dans le Tamesna au Niger, avec leurs troupeaux de vaches et de chèvres. Elles ont progressivement ruiné le système de production nomade traditionnel.

De plus, les modèles politiques inspirés du jacobinisme et de l'économie de marché adoptés par les nouveaux États ont forcé les nomades vers la sédentarisation. Les crises écologiques à partir des années 1970, la chute du prix des matières premières sur les marchés mondiaux dans les années 1980 ont durement impacté les économies des États sahéliens et des communautés locales qui rencontraient déjà des difficultés structurelles. Ces difficultés, aggravées par l'insécurité au Sahel depuis 1990, ont radicalement bouleversé le nomadisme traditionnel touareg. Les hommes bleus, désormais au cœur d'une « zone grise » du monde, s'orientent vers de nouvelles formes de nomadisme hybride. Fondées comme auparavant sur des déplacements dans un milieu exigeant, ces nouvelles formes de mobilité liées à l'*afrod* s'effectuent sur les axes de nomadisme anciens : « de Tombouctou (Mali) à Agadez (Niger), de Markoye (Burkina Faso) à Tamanrasset et Djanet (Algérie), de Tahoua (Niger) jusqu'à Ghat ou Sabha (Libye) » (Claudot-Hawad, 2006 : 235). En l'absence de perspectives de stabilité économique et socio-politique, « cette forme violente de nomadisme est un réflexe existentiel [...] Le nomadisme a toujours été pour nous le meilleur moyen pour cultiver la résilience et la résistance face à toutes les adversités, humaines comme naturelles²⁴ ».

NOTES

1. On peut citer également ceux des zones non montagneuses désertiques ou des zones humides comme le Tamesna, le Touat, l'Azawagh, le Tafassessat, le Ténéré oriental ou le Tegama.
2. *Tawset – tawshit* dans l'Air – pl. *tiwsaten*, signifie « communauté » ou « tribu ».
3. Mot dérivé du tamasheq *shimmir* qui signifie « résister ». Une autre explication lui donnant pour origine le mot français « chômeur » a été davantage mise en avant pour éviter d'attirer l'attention des services de renseignement des pays concernés.
4. Cette notion fait ici référence à une zone de concurrence d'autorité, de contestation de la présence étatique et de dérégulation socio-politique et économique. Voir Cattaruzza (2012) et Minassian (2011).
5. Les questions de peuplement, de représentation géographique et du rapport particulier des Touaregs à l'espace sont abordées durant la période précoloniale par Sa'dī (1898 [1981] : 42-44) ; A. Detchouko, *Y Tarichi*, 1325 de l'Hégire, *Agadez*. Une chronique (Tarikh) traduite en 1907 par le lieutenant Peignol ; ainsi que par Hornemann (1805). Durant l'ère coloniale, plusieurs auteurs se sont intéressés à la question, notamment Hourst (1898) ; Richer (1924) ; Urvoy (1936 : 137-151). Voir également Archives historiques de la défense, « GR 5H215-Confins

En nomadisant

- Niger-Libye, Niger », *op. cit.* Depuis les années 1980, la question de la représentation spatiale des communautés nomades touarègues a été abordée par Bernus (1984 : 14) ; Claudot-Hawad (2002 : 15-16) ; dans l'Air (Kel ewey), par Hamani (1989 : 13-25) ; dans l'Adrar des Ifogas, par Boilley (1989 : 233-252, 236 ; 1999 : 48-49).
6. « Les mouvements des Touaregs de l'Air par exemple, s'étendaient du sud de la Libye jusqu'au nord du Nigeria actuel, où des communautés d'origine touarègue se sont implantées depuis la période précoloniale », entretien avec Hamani Djibo, professeur d'histoire et spécialiste des sociétés touarègues, Niger, le 16 avril 2020.
 7. Entretien du 11 avril 2020 avec André Salifou, professeur d'histoire, ancien député, ministre et président de la Conférence nationale et du Haut Conseil de la République du Niger de 1991 à 1993.
 8. Il s'agit d'une société hiérarchisée de type pyramidal, avec à la tête un chef suprême, l'*amenokal*, issu de la noblesse. À côté des vassaux (*Kel Ulli*), il y a les religieux, c'est-à-dire « ceux de l'islam » (*Inesleman*), qui disposent de pouvoir spirituel (*imam*) et juridique (*qadi*) et soutiennent le pouvoir politique par leurs prières et leurs talismans.
 9. Plus de cinquante termes désignent le dromadaire en fonction de divers critères (sexe, âge, etc.) dans la langue tamasheq. Le cheval est l'autre animal associé à l'aristocratie. Il est cependant assez rare aujourd'hui d'en apercevoir dans le nord du Mali et du Niger (Gardelle, 2010 : 28 ; Saint-Girons, 2008 : 13).
 10. Le terme *kinetocracy* combine des éléments des mots grecs anciens *kinêsis* (κίνησις, « mouvement ») et *krátos* (κράτος, « force » ou « pouvoir »). Il signifie littéralement « gouvernement ou pouvoir par le mouvement » (Rossi, 2015).
 11. Un élément caractéristique du vêtement masculin des nomades touaregs est le voile de tête ou « Tagelmust ». La teinture indigo de ces longues tuniques déteint parfois sur leur peau, d'où l'appellation d'hommes bleus. Les Touaregs qui sont les seuls dans la région à le porter s'appellent aussi Kel Tagelmust, « ceux du voile de visage ».
 12. Les Tekna du Wad Nûn (une confédération de huit tribus) sont situés dans l'extrême nord du monde maure. Dans cet ensemble du Sahara atlantique, les études de Claire Cécile Mitatre montrent la représentation positive à l'égard du Sud associé au désert et au nomadisme. Chez eux, « les ancêtres ne conquièrent ni ne défrichent, ils achètent du territoire » (Mitatre, 2021 : 40-41). « Dans les oasis du Wad Nûn, en effet, l'appartenance à la tribu ou à la fraction passe par la propriété de la terre dans un quartier habité par les membres d'une même entité et non par la preuve de son ascendance. Et l'accès au terroir pastoral alentour découle strictement de cet ancrage résidentiel. Plus surprenant au regard des observations habituelles de la littérature anthropologique sur le monde maure, les groupes les moins anciennement rattachés à la tribu n'occupent pas une position de marginalité » (Boulay, 2022).
 13. Voir Acte de soumission des Iwlllemmeden, 23 janvier 1903 (Gareyane, 2008 : 36-40 ; Boilley, 1989 : 63).
 14. Entretien avec Mohamed Ewangaye Didane, intellectuel touareg, ancien *ishumar*, Niger, le 25 octobre 2022.
 15. Au Niger, les premières années qui suivirent les indépendances furent calmes dans l'ensemble. Un ministère des « Affaires sahariennes et nomades » fut créé, avec un Touareg à sa tête. Le président du Niger, Diiori Hamani, nomma Mouddour Zakara avec résidence à Agadez, pour gérer les affaires sahariennes et nomades, certainement, pour rassurer les Touaregs d'une volonté de dialogue, de considération et surtout pour changer leur perception à l'égard de l'État du Niger. En effet, ce cadre touareg est un aristocrate, descendant de l'*amenokal* (chefferie) des Iwlllemmeden,

Nomades touaregs : frontières, trajectoires et adaptation dans un espace en crises

il cumula ce poste, par la suite avec le ministère des Postes et Télécommunications, puis celui des Finances jusqu'au coup d'État du 15 avril 1974.

16. Ce sujet avait aussi fait l'objet en 1989 d'un numéro spécial de la revue *Politique africaine*, intitulé « États et sociétés nomades ».
17. L'Azawad est un terme d'origine berbère, il vient du mot *Azawa* qui signifie « dénudé » en tamasheq et désigne une région située au nord de Tombouctou. Pour Poussibet (1962 : 199-262), l'Azawad est un « Sahara utile » dont le nom pour le nomade est lié à une idée de nomadisation possible (pâturages, puits) qui se situe grossièrement entre 18°/18°30 et 19°30 N. L'Azawad est anciennement connue comme une zone de transhumance. Pour le MNLA, il s'agit de tout le nord du Mali, de Mopti à Tin-Zawaten et de Ménaka à Taoudenni (Tamboura, 2016 : 149).
18. À côté de ces deux organisations terroristes, une faction menée par un ex-chef rebelle touareg des années 1990, Iyad Ag Ghali, converti au salafisme, donne naissance en mars 2012 au groupe Ansar Dine (les « défenseurs de la foi »).
19. Notamment, vers la vallée du fleuve Niger et du delta central du Niger, où il y avait des pâturages riches en eau et en herbe.
20. Au centre du Mali, dans la région de Mopti, autour de puits pastoraux comme celui de Tolodjé, les tensions entre éleveurs et agriculteurs (surtout Peuls et Dogons) se sont exacerbées à propos de l'utilisation des ressources foncières. « Dans cette zone, les violences récentes [de 2017] entre djihadistes et groupes d'autodéfense sont en partie liées à ces querelles autour de réserves d'eau » qui se sont raréfiées au cours des dernières décennies (International Crisis Group, 2020).
21. Entretien avec Mohamed Ewangaye Didane, *op. cit.*
22. Dérivant du mot français « fraude », ce terme a été repris en *tamasheq*. *L'afrod* est « pratiquée dans le meilleur des cas avec des véhicules à moteur très usagés, camions ou pick-up tout terrain, que les nomades ont rapidement appris à réparer avec des pièces qu'ils sont parfois contraints de confectionner eux-mêmes avec les moyens du bord. Les autres, c'est-à-dire la majorité, contournent la frontière à dos d'animal ou à pied » (Claudot-Hawad, 2006 : 235. Voir aussi Kohl, 2009 et 2013).
23. Entretien avec Moussa Aghali, éleveur touareg, Kidal, Mali, le 15 février 2021.
24. Entretien avec Mohamed Ewangaye Didane, *op. cit.*

Bibliographie

Bernus, E.

1984 *Les Touaregs, pasteurs et guerriers des sables*, Paris, Berger-Levrault.

Boilley, P.

1999 *Les Touaregs Kel Adagh : dépendances et révoltes. Du Soudan français au Mali contemporain*, Paris, Karthala.

1989 « Les Kel Adagh et la colonisation : Étude des évolutions politiques, sociales et économiques du groupement Touareg de l'Adrar des Ifoghas (1894-1965) », *Islam et société au sud du Sahara* 3 : 233-252.

Boukhobza, M.

1989 « Société nomade et État en Algérie », *Politique Africaine* 34 : 7-18.

1982 *L'agro-pastoralisme traditionnel en Algérie, de l'ordre tribal au désordre colonial*, Alger, Office des publications universitaires.

En nomadisant

Boulay, S.

2022 « Claire Cécile Mitatre, *Au nord du Sud. Espace, valeurs et passion au Sahara atlantique* », *L'Homme* 242 : 189-192.

Bourgeot, A.

1989 « Le lion et la gazelle : États et Touaregs », *Politique africaine* 34 : 19-29.

1995 *Les sociétés touarègues. Nomadisme, identité, résistance*, Paris, Karthala.

Cattaruzza, A.

2012 « Grey zones, sustainable interstices of the political map? Critical reassessment of a geopolitical concept », *Bulletin de l'Association de géographes français* 1, *Risques et conflits* : 104-120.

Claudot-Hawad, H.

2002 *Touaregs. Apprivoiser le désert*, Paris, Gallimard.

2006 « Sahara et nomadisme. L'envers du décor », *Revue des mondes musulmans et de la Méditerranée* 111-112 : 221-244.

Djibo, H.

1989 *Au carrefour du Soudan et de la Berbérie, le sultanat touareg de l'Ayar*, Niamey, Université de Niamey.

Gagnol, L.

2011 « Le territoire peut-il être nomade? Espace et pouvoir au sein des sociétés fluides et mobiles », *L'Information géographique* 75 : 86-97.

2006 « Les sociétés nomades sont-elles solubles dans la sédentarisation? Le contre-exemple des Touaregs Kel Ewey (Aïr-Niger) », *L'Espace géographique* 35 (4) : 367-378.

Gardelle, L.

2010 *Pasteurs touaregs dans le Sahara malien. Des sociétés nomades et des États*, Paris, Buchet-Chastel.

Gareyane, M.

2008 « La sédentarisation des nomades dans la région de Gao. Révélateur et déterminant d'une crise multidimensionnelle au Nord Mali », Thèse de doctorat de géographie, Jean-Moulin-Lyon-III/université de Bamako.

Hamani, D.

1989 *Au carrefour du Soudan et de la Berbérie, le sultanat touareg de l'Ayar*, Niamey, INRSH.

Hornemann, F.

1805 *Voyage dans l'Afrique septentrionale depuis Le Caire jusqu'à Mourzouk, Capitale du Royaume de Fezzan*, Paris, Dentu.

Hourst, É.

1898 *Sur le Niger et au pays des Touaregs. La mission Hourst*, Paris, Plon.

International Crisis Group

2020 « Le Sahel central, théâtre des nouvelles guerres climatiques ? », *Briefing*154.

Nomades touaregs : frontières, trajectoires et adaptation dans un espace en crises

Kohl, I.

2009 *Beautiful Modern Nomads : Borderliner-Tuareg between Niger, Algeria and Libya*, Berlin, Reimer.

2013 « *Afrod, le business touareg avec la frontière : nouvelles conditions et nouveaux défis* », *Politique africaine* 132 : 139-159.

Lawel, C. K.

2010 *La rébellion touareg au Niger. Raisons de persistance et tentatives de solution*, Paris, L'Harmattan.

Leroux, J.

1950 « Archives historiques de la défense, 1950, GR 5H215-Confins Niger-Libye, notice destinée aux officiers servant pour la première fois sur le territoire du Niger, Niger. »

Minassian, G.

2011 *Zones-grises. Quand les États perdent le contrôle*, Paris, Autrement.

Mitatre, C. C.

2021 *Au nord du Sud. Espace, valeurs et passion au Sahara atlantique*, Paris, Éd. de l'École des hautes études en sciences sociales.

Rachik, H.

2000 *Comment rester nomade*, Casablanca, Afrique Orient.

Richer A.

1924 *Les Touaregs du Niger (région de Tombouctou-Gao). Les Ouilliminden*, Paris, Larose.

Rossi, B.

2015 *Kinetocracy: The Government of Mobility at the Desert's Edge, in Africa*, Philadelphie, University of Pennsylvania Press.

Sa'dī, 'Abd al Raḥmān ibn 'Abd Allāh al-

1898 [1981] *Tarikh es Soudan*, trad. par O. Houdas, avec la collaboration de Edm. Benoist, Paris, Librairie d'Amérique et d'Orient.

Saint-Girons, A.

2008 *Les Rébellions touarègues*, Paris, Ibis Press.

Tamboura, A.

2016 *Le conflit touareg et ses enjeux géopolitiques au Mali. Géopolitique d'une rébellion armée*, Paris, L'Harmattan.

Urvoy, Y.

1936 *Histoire des populations du Soudan central*, Paris, Larose.

Vallet, M.

1990 « Les Touaregs du Hoggar entre décolonisation et indépendance », *Revue des mondes musulmans et de la Méditerranée* 57 : 77-90.